

PENSEURS MAGIQUES - ENQUETE

Pierre Taillefer, Leslie Villiaume, Stefan Alzaris, Frédéric Tabet, Thibault Rioult, Guilhem Julia, Alain Poussard, propos recueillis par Martin Legros

Réconcilier magie et philosophie paraît presque aussi difficile que recoller les morceaux de la femme coupée en deux. C'est pourtant la tâche à laquelle s'attellent les illusionnistes que nous avons réunis. Alors, c'est quoi leur truc ?

C'est la fin de la soirée.

Ils sont attablés dans un restaurant du quartier du Panier. Ils sont venus à Marseille à l'initiative de Jacques Serrano pour une série d'échanges et de discussions, mais aussi de représentations, dans le cadre de La Semaine de la pop philosophie. Pour la première fois, un festival de philosophie ose prendre pour thème la magie, longtemps méprisée du fait de son lien avec l'illusion et le trucage. Pour l'occasion, les organisateurs ont réuni des magiciens, amateurs et professionnels, ayant un rapport philosophique à leur pratique. Plusieurs sont philosophes de métier, d'autres sont juristes, historiens ou scientifiques, mais tous sont tellement habitués depuis l'enfance par leur passion pour la magie qu'ils ont trouvé le moyen de l'intégrer à leur travail de recherche et de poser ainsi sur elle un regard neuf. Avec une exception : Alain de Moyencourt. Ce magicien-poète, qui a travaillé avec les plus grands, a fait tous les métiers : champion de skateboard, créateur d'effets spéciaux au cinéma, plongeur ou imprimeur. La magie est pour lui plus qu'une profession – « *C'est comme le surf ou le ski, cela ouvre une part de rêve dans la tête des enfants. C'est le même rêve de glisse* ». Du coup, il se montre plutôt sceptique vis-à-vis de la théorie. La voix gouailleuse, il se présente comme un « *inventeur de tours doublé d'un professeur de bêtises* ». On lui demande s'il ne veut pas nous faire une démonstration. « *Pour cela, il me faudrait une cigarette, je n'en ai plus.* » On lui en tend une. Il la coupe en deux, puis, d'un geste, la reconstitue. Cette cigarette se met à glisser d'une main à l'autre. Elle entre dans l'oreille gauche pour sortir par l'oreille droite, s'enfonce dans le coin de l'œil pour ressortir par la bouche. Là voilà qui se démultiplie avant de disparaître purement et simplement, alors que, au même moment, de la fumée se dégage de la poche du costume. « *La dernière fois qu'on a vu ça, c'était il y a deux mille ans, avec des petits pains, commente-t-il. La magie, c'est la vie. C'est une forme qui germe. Ce n'est pas moi.* »

Les magiciens présents connaissent tous ce numéro.

Mais ils savent aussi que jamais un magicien qui se respecte ne fait exactement le même tour. Alors ils le regardent improviser. Et tandis qu'Alain accompagne ses gestes d'un débit incessant, dont le ton sceptique et moqueur, loin d'affadir la féerie, en redouble l'effet, ils s'inclinent devant un maître... avant de se mettre les uns et les autres à rivaliser, qui avec des cartes, qui avec des pièces, qui avec des gobelets, transformant cette salle de restaurant en un lieu enchanté.

Un défi à l'intelligence

« Les magiciens sont des gens du geste.

Ils regardent d'un œil soupçonneux la philosophie, dont l'ambition est de dénouer par la parole les illusions qui sont leur gagne-pain. De leur côté, les philosophes ont longtemps disqualifié ces saltimbanques qui prétendent être maîtres des illusions. Cependant, les choses sont peut-être en train de changer. » Alain Poussard est professeur de philosophie à Paris. Spécialiste de Descartes, il pratique la prestidigitation depuis plusieurs années et a traduit deux ouvrages de la grande figure de la magie espagnole, Juan Tamariz, 74 ans (*Mnemonic* et *Le Nouveau Chemin magique*, Éditions G. Proust, 2011 et 2013). La magie lui apparaît comme un défi à l'intelligence. *« Elle nous fait consentir et prendre plaisir au jeu d'être trompé. Elle entretient en nous le désir de résister à l'illusion. Mais, au final, elle fait du tour de passe-passe, qui frustre ce désir, ce qui vient en réalité le satisfaire. Elle fait de l'intelligence aux aguets du spectateur l'agent principal de son égarement. »*

Mobiliser notre attention et notre intelligence comme levier d'une plus grande tromperie, cette ambition a longtemps suscité réprobation et condamnation. L'origine du terme magicien l'atteste. Comme l'indique Pierre Taillefer, conservateur du patrimoine et historien de l'art, le terme générique grec qui désigne le « faiseur de merveille » (aussi bien le magicien que l'acrobate, le marionnettiste ou le funambule) est *thaumatopoios*. C'est aussi celui qu'utilise Platon pour désigner ces marionnettistes qui, dans l'allégorie de la caverne (*République*), promènent des figurines devant un feu et dont les ombres portées sur le fond de la paroi apparaissent aux prisonniers enchaînés comme les choses mêmes. C'est encore le même terme que le fondateur de la philosophie utilise pour disqualifier le personnage du sophiste dans le dialogue éponyme, cet « *illusionniste dans le champ du logos* ». Si le sophiste est un usurpateur, le magicien est le double d'un double, il nous trompe avec des apparences que nous savons trompeuses, il simule des simulacres. *« Il est éloigné de deux degrés de la réalité avec laquelle traite le philosophe*, ajoute Poussard. *C'est un lourd passif.* » Cependant, le grec dispose également de deux autres termes plus précis et plus ambivalents : *pséphopaktès* (« joueur de cailloux ») et *pséphokleptès* (« voleur de cailloux »). Une ambivalence que l'on retrouve en latin avec *praestigiator*, qui signifie à la fois le « joueur de passe-passe » et le « charlatan ». D'où le mot prestidigitateur, qui apparaît au XIX^e siècle et insiste sur l'agilité des mains.

“La magie fait de l'intelligence aux aguets du spectateur l'agent principal de son égarement” Pierre Taillefer

Taillefer a fait de sa passion pour la magie – « *un rêve d'enfant né à l'âge de raison* » – le sujet de son mémoire de maîtrise consacré aux représentations du magicien dans l'art de la Renaissance. Co-commissaire d'une exposition qui s'est tenue fin 2016 à Saint-Germain-en-Laye autour de *L'Escamoteur* (panneau peint attribué à un élève de Jérôme Bosch), il voit dans ce chef-d'œuvre un condensé de toutes les significations que le personnage a acquises au cours de l'histoire. Sur le tableau, on voit un prestidigitateur en train de faire apparaître et disparaître des boules de liège sous des gobelets devant des badauds qui ne se rendent pas compte qu'ils se font subtiliser leur bourse par un complice. *« En figurant deux personnages distincts, l'un qui attire l'attention avec ses tours de passe-passe, l'autre*

qui détrouse le public, le peintre a trouvé le moyen d'exprimer l'ambivalence profonde de l'escamoteur dans la culture occidentale. »

L'escamoteur a également longtemps été accusé de flirter avec le miracle et d'empiéter sur les plates-bandes de la religion.

Il est souvent représenté paré d'attributs diaboliques – crapaud, chouette, serpent... « *Comme aujourd'hui avec l'hypnose ou le mentalisme, le magicien joue lui-même sur la limite.* » Ce qui conduit saint Augustin à le condamner dans *De la vraie religion* (388-391), considérant qu'il nous éloigne du bien suprême qu'est l'amour de la vérité. Mais, signe qu'il est difficile de résister à son attrait, Augustin ajoute que « *même un escamoteur, qui ne prétend que faire des dupes, est regardé attentivement, surveillé de très près et, si l'on est dupe, faute de pouvoir se complaire en son propre savoir, on se complaît en celui dont on est dupe. Si l'escamoteur lui aussi ignorait ou passait pour ignorer pourquoi les spectateurs sont dupes, il serait dupe également et personne ne l'applaudirait. [...] Ainsi l'éloge va toujours au savoir, à l'adresse, à l'intelligence de la vérité* ». Moins confiant dans le pouvoir de la vérité sur les esprits, le philosophe sceptique Sextus Empiricus (II^e-III^e siècle), dans les *Esquisses pyrrhoniennes*, s'empare de la comparaison entre le sophiste et le prestidigitateur pour mettre en lumière « *la suspension de l'assentiment [ce qu'il appelait l'épochè] à la vérité des tours de prestidigitation* », qui survient dans l'esprit du spectateur de magie.

Le “close-up”, une expérience de pensée

À entendre les magiciens-philosophes réunis à Marseille, l'antique suspicion vis-à-vis de l'escamoteur serait en passe d'être levée. Ce retour en grâce débute au XIX^e siècle, quand la magie rompt avec l'occultisme pour s'affirmer comme spectacle. À l'époque, c'est du côté de la science que la magie va chercher ses lettres de noblesse, qu'il s'agisse de la psychologie pour les expériences de mentalisme ou de la physique et de l'optique pour les expériences de lévitation et de disparition. « *La science a permis de démystifier la magie, mais elle lui a aussi permis de devenir un art* », affirme Leslie Villiaume, rare femme magicienne – « *c'est un milieu plutôt misogyne : il n'y aurait que 2 à 3 % de femmes. Ce qui est d'autant plus étonnant qu'elles étaient beaucoup plus nombreuses à la fin du XIX^e siècle, et pas seulement comme assistantes* », explique-t-elle. Villiaume écrit une thèse en histoire des sciences sur *La Prestidigitation en Europe au XIX^e siècle*. C'est l'époque des salons et des démonstrations de physique amusante. Le maître horloger Jean-Eugène Robert-Houdin, fondateur de la magie moderne, attire alors le Tout-Paris dans son Théâtre des soirées fantastiques, où il réalise des numéros d'escamotage virtuoses. « *Pour produire un effet, affirme Leslie Villiaume, le magicien a recours à des techniques. Mais dans la mesure où il est sur scène, qu'il faut payer pour voir le spectacle, on ne peut pas lui reprocher d'abuser le public. Il y a un cadre spectaculaire qui neutralise son pouvoir.* » Cela n'empêche pas Robert-Houdin de se rendre en Algérie à la demande du gouvernement français afin de démontrer aux marabouts et à la population la supériorité de la magie française !

“La science a permis de démystifier la magie, mais elle lui a aussi permis de devenir un art” Leslie Villiaume, historienne des sciences

Au XX^e siècle, à l’âge du *music-hall*, les magiciens inventent des machineries complexes qui permettent de scier des femmes en deux ou de s’évader d’une salle de torture aquatique. Mais ils dénoncent aussi, au nom de leur « science », les astuces qui permettent aux médiums et aux occultistes d’abuser de la crédulité du public. Aujourd’hui, même si les grands shows des stars de la magie continuent d’utiliser les ressources de la science pour réaliser et légitimer leurs tours – comme lorsque David Copperfield fait disparaître devant des milliers de personnes la statue de la Liberté –, chez les magiciens de « close-up », l’esprit est différent. Dans cette pratique de la magie, exécutée en salons ou dans des théâtres, les magiciens s’adonnent plutôt à des expériences de pensée. Et ce n’est plus la physique moderne, mais les différentes branches de la philosophie contemporaine qui sont mobilisées. On peut même s’amuser à distinguer ceux qui penchent du côté de la phénoménologie, de la déconstruction ou du structuralisme...

Phénoménologue ou cognitiviste ?

Stefan Alzaris est professeur de philosophie et d’éthique à l’université de Paris-Sud et à l’Espace Éthique de l’Assistance publique/Hôpitaux de Paris (AP-HP), mais aussi magicien professionnel, fondateur du Centre d’études scientifiques et artistiques sur l’art de la magie (Cesame) et auteur d’un essai pédagogique sur l’art de la magie, *Illusionnisme et magie* (Dominos, Flammarion, 2001). « *Cela a commencé à l’adolescence, alors que mon grand-père s’était mis à apprendre lui-même la magie à la retraite. J’ai tout de suite été fasciné par cette capacité de prendre à revers les règles du réel. Je me suis mis à apprendre des tours de close-up et de magie de salon. J’ai réalisé mon premier spectacle rémunéré à 19 ans. Pendant une dizaine d’années, j’ai présenté plus d’une centaine de spectacles en France et à l’étranger.* » Alzaris décide de « réconcilier » les deux parts de sa vie au moment de rédiger sa thèse de philosophie, *L’Expérience de l’impossible, de l’art de la magie à la magie de l’existence. Phénoménologie existentielle de l’expérience artistique magique*. Il défend l’idée que le magicien, loin d’être un créateur d’illusions, « *utilise la dimension illusionniste de la cognition humaine* ».

Ce n’est pas Gérard Berry qui le contredira.

Ce professeur au Collège de France, membre de l’Académie des sciences, est un informaticien intrigué par la cognition humaine et la façon dont la magie la détourne. Selon lui, si les magiciens peuvent produire des illusions, c’est parce qu’ils utilisent le fonctionnement bancal de notre système visuel. « *Celui-ci n’enregistre pas la réalité tel un appareil photographique, il sert à combler les trous de notre perception – et notamment le trou central dans la rétine, présent dans toute image –, à réorganiser les lacunes du champ perceptif et à prédire ce que vous devez voir dans le spectacle des choses. Les magiciens travaillent sur ces défaillances.* » Et Berry d’expliquer à un public médusé le fonctionnement « magique » d’une boîte à miroirs vue à Boston, dans un vieux musée des sciences, qui vous renvoie l’image de votre corps, avec seulement la moitié du visage, et

qui permet de saisir « sur le vif » comment notre cerveau reconstitue la part manquante de l'image... « *Le cerveau sait ce qu'il veut voir et met ce qu'il veut voir à la place de ce qu'il voit. On tient là le principe de toute illusion magique.* »

C'est dans un sens différent, phénoménologique, que Stefan Alzaris parle de la dimension illusoire de notre perception. Notre rapport au monde dans la vie quotidienne est un rapport d'objectivation, précise-t-il : nous avons besoin d'identifier et d'utiliser les choses. À tel point que nous ne sommes plus attentifs à ce que la phénoménologie appelle le « *pur apparaître des choses* ». Or, l'expérience magique, en brisant la chaîne de causalité entre les événements et en faisant apparaître des événements inattendus et inexplicables, nous confronte au mystère de l'apparaître. « *Le magicien utilise le double-fond de la perception. Hier soir, lorsque Alain de Moyencourt faisait apparaître et disparaître ses cigarettes, nous étions éblouis non seulement par son adresse, mais, au-delà, par le phénomène pur de cette chose qui semblait soudain comme suspendue dans le vide, privée de tout usage et par la même d'autant plus présente.* » Où l'on revient à la magie conçue par Sextus Empiricus comme art de l'illusion plaçant le spectateur dans un état de suspens sceptique – l'épochè. Or, au XX^e siècle, le fondateur de la phénoménologie, Edmund Husserl, avait repris à son compte le concept d'épochè. Il désignait là l'exercice qui consiste à mettre entre parenthèses les représentations qui saturent notre perception des choses en y accolant leur signification d'usage. Selon Husserl, cette suspension permet de s'ouvrir à la manière concrète dont les choses nous apparaissent, toujours sous un profil, de manière sensible et mouvante. Ainsi une cigarette, avant d'être un objet de consommation, se donne à nous dans sa blancheur et sa légèreté filiforme.

“Assister à un spectacle de magie, c'est renoncer à comprendre pour être dans la présence” Stefan Alzaris, phénoménologue

Est-ce à dire que l'expérience magique est une expérience d'épochè ? C'est ce que soutient Alzaris. « *L'art de la magie est un art d'initiation phénoménologique. Il produit une déception perceptive sur l'enchaînement réglé des choses. Et nous ouvre à la surprise radicale de l'apparaître.* » N'y a-t-il pas tout de même une différence entre les deux démarches ? Entre Socrate qui cherche à éveiller l'esprit de chacun et le mentaliste qui trouve un subterfuge pour y pénétrer, l'écart n'est-il pas manifeste ? « *C'est l'effet magique qui a une dimension socratique,* répond Alzaris. *Comme le poisson-torpille auquel on compare Socrate, le magicien suscite la perplexité et le paradoxe. Chez certains, il peut même entraîner une conversion existentielle. Quand vous y réfléchissez, c'est ce qui nous réunit tous ici. Mais c'est ce qui explique également l'état de joie et de plaisir des spectateurs de magie. Ils renoncent à comprendre pour être dans la présence.* » Un lâcher-prise qui exige, selon lui, de ne pas toujours vouloir percer le secret du tour de magie, mais de se laisser bercer par l'histoire que raconte le magicien. Alzaris se réfère à Jankélévitch pour nommer la « *joie indicible et la dilatation de l'être qui survient lorsqu'on se laisse soulever par un effet magique* ». Ou à Levinas pour conférer une fonction éthique à la magie. « *Si, dans les pas de Levinas, on définit l'éthique comme ce qui interrompt nos tentatives de prise et d'emprise sur le dehors, et ce qui nous ouvre à l'altérité, du coup, oui, la magie a une dimension éthique. Elle peut changer la vie et même soigner* », proclame Alzaris qui a vu dans ses ateliers de magie des personnes rongées par l'angoisse se détacher de leurs obsessions. Alors, la magie, une expérience extatique ?

Les déconstructeurs

« En tant que magicien, je n'ai rien contre les spectateurs qui cherchent à comprendre le truc... Au contraire ! Sinon, on tombe dans le merveilleux et la fascination, et on n'est pas loin de la prise de pouvoir sur le spectateur. » Aux antipodes des expériences de Stefan Alzaris, Frédéric Tabet s'inscrit dans le courant des magiciens « postmodernes » qui veulent rendre leurs spectateurs plus intelligents en « déconstruisant » le spectacle magique – « leur défiance vis-à-vis des discours d'autorité les rapproche de l'idée d'incrédulité face aux métarécits formulée par Jean-François Lyotard dans La Condition postmoderne. » Maître de conférences à l'École supérieure audiovisuelle de l'université de Toulouse-2, il a découvert la magie à l'adolescence, lorsque ses parents lui ont acheté une boîte et un livre de tours. Tout en poursuivant des études de physique, de cinéma et un travail d'assistant opérateur, il entame une carrière de magicien pendant près de quinze ans, tournant dans trois agences d'événementiel qui l'envoient faire du close-up en entreprises ou dans des soirées de gala. « J'ai inventé une dizaine de tours. Quand on a une routine, on peut la modifier en fonction des lieux, des âges, des publics. » C'est au moment de choisir son sujet de thèse qu'il a, lui aussi, « réconcilié » sa vie académique et artistique en consacrant son doctorat en histoire du cinéma aux rapports entre la magie et le cinéma dans les années 1900. « Entre 1895 et 1906, soit les dix premières années du cinéma, la magie est omniprésente. C'est l'époque des films de Méliès, un moment d'exploration, où la technique cinématographique apparaît encore merveilleuse. On utilise le cinéma pour produire des effets magiques. Et on utilise la magie pour approfondir l'expérience cinématographique. Étonnamment, c'est un phénomène que l'on retrouve à chaque nouvelle révolution technologique de ce type : la magie a accompagné de la même manière la naissance de la radio et de la télévision. Et aujourd'hui, avec Internet, on voit à nouveau exploser la présence de la magie. J'explore ainsi l'idée d'un cycle magique des médias, où, à un moment de leur évolution, ils seraient conçus et présentés comme des illusions spectaculaires. »

“On utilise le cinéma pour produire des effets magiques. Et on utilise la magie pour approfondir l'expérience cinématographique” Frédéric Tabet, maître de conférences à l'École supérieure audiovisuelle de l'université de Toulouse-2

En tant que magicien, Frédéric Tabet se considère comme un « ouvrier de problèmes » : c'est au spectateur d'entrer en réflexion. Il est très attaché au concept de pacte magique. « De mon point de vue, il y a un spectacle d'illusionnisme à partir du moment où le spectateur est conscient qu'il est dupé. Si on le dupe sans qu'il le sache, on passe à un type de spectacle moins noble et moins poétique. » Frédéric Tabet préfère les artistes qui jouent carte sur table. « Ceux qui sont allés le plus loin dans ce sens, ce sont Penn et Teller, un duo d'illusionnistes américains sceptiques et subversifs. Le spectacle illusionniste célèbre, selon eux, “un mensonge partagé entre le magicien et son spectateur”. Et l'effet magique naît de l'écart que ne peut manquer de constater le spectateur entre ce qu'il perçoit et ce qu'il sait. » Dans l'un de leurs spectacles, Teller jette une cigarette au sol, l'écrase du pied et en allume une nouvelle. Puis, alors que Teller décompose ses mouvements, Penn explique au public les sept principes mis en œuvre pour réaliser l'illusion dont les spectateurs ont été témoins. Teller n'a jamais jeté la cigarette, elle est ressortie d'un paquet que le spectateur a imaginé voir. Les deux magiciens font donc de la magie une

véritable « expérience de pensée ». La représentation illusionniste est « *le seul endroit où s'affirme le doute. Si une nouvelle romantique émeut aux larmes et un film d'horreur fait frissonner, l'illusionnisme s'adresse directement à votre intelligence. Il est intellectuel par essence.* » Le spectateur prend plaisir à se rendre compte que, même averti, il ne peut suspendre sa crédulité. Cependant, précise Frédéric Tabet, la magie ainsi conçue ne se veut pas édifiante. Le numéro avec la cigarette ne vise pas à faire comprendre le détail des passes techniques, mais à faire ressentir davantage encore la subtilité de l'écriture magique. Et le plus amusant, c'est que l'information ne brise pas la poésie, elle l'entretient et la relance.

Un jeu d'enfants

« Pourquoi les enfants comprennent-ils presque intuitivement la nature du monde qu'ouvre devant eux le magicien ? Cette question met en échec la conception selon laquelle il n'y a magie que s'il y a un pacte d'incrédulité. » Thibaut Rioult est un magicien-chercheur. Après des études scientifiques et un master à HEC, il a intégré Orange Business Services où il est consultant en nouvelles technologies. Quel rapport entre la magie et son travail ? « *Le magicien est un technicien de l'attention. Or, le premier capital de la nouvelle économie, c'est l'attention. La philosophe Simone Weil considérait que c'était le fondement de l'esprit. Pour le marché aujourd'hui, c'est une ressource rare que les entreprises cherchent à capter pour écouler leurs produits. Lorsque Google a eu besoin d'un "philosophe produit" pour travailler sur la question de l'attention et du désir afin de concevoir des services addictifs, c'est vers Tristan Harris, un designer doublé d'un magicien, que la firme s'est tournée. Un grand magicien ne se contente pas de détourner votre attention à l'instant décisif où il réalise une opération secrète, mais il dirige votre attention tout au long du spectacle. La magie est un management de l'attention. Les nouvelles technologies l'ont compris.* »

Aujourd'hui, Thibaut Rioult souhaite mettre sa pratique de la magie au profit d'un projet de recherche. Après un master à l'École des hautes études en sciences sociales, il a entamé une thèse sur *L'illusion du surnaturel et les illusionnistes de la Renaissance* et anime un séminaire au Collège international de philosophie. Il inscrit ses réflexions dans le fil des travaux de Lévi-Strauss et de Mauss sur le magicien au sens premier du terme, celui du guérisseur, du chaman, du sorcier. Pour ces ethnologues, la magie ne repose pas seulement sur la croyance dans les esprits, elle est un « *dispositif* » technique et narratif – comparable à celui du psychanalyste – destiné à procurer une solution symbolique à un conflit psychique ou cognitif.

“La magie est un management de l'attention. Les nouvelles technologies l'ont compris” Thibault Rioult, consultant en nouvelles technologies

À l'autre bout de la chaîne, Rioult s'intéresse à ce qui continue de rattacher la magie moderne à l'imaginaire surnaturel. Il se penche ainsi sur les manières dont les magiciens de la Renaissance ont produit diverses illusions du surnaturel *avec des moyens naturels*. Ou sur les procès de cette époque pour faux miracles qui ont vu des dominicains brûlés pour

avoir utilisé des techniques magiques ayant pour but d'organiser de fausses apparitions. *« Il ne s'agit pas de dénoncer les trucages comme pouvaient le faire les rationalistes du XVIII^e siècle, mais, une fois le trucage établi, de s'interroger sur ce que les spectateurs de l'époque pensaient voir. »* Aujourd'hui, alors que la magie s'est détachée de l'occultisme, la question continue cependant de se poser dans le champ de l'éthique. *« Est-ce que le magicien a le droit de revendiquer des pouvoirs ? C'est ce que font certains mentalistes et hypnotiseurs qui mélangent des pratiques scientifiques (induction, hypnose, etc.) avec des techniques de manipulation propres à la scène. Et c'est problématique. »* Paradoxe : le magicien qui se fait passer pour un magicien investi de pouvoirs surnaturels est immédiatement dénoncé par ses pairs – *« les illusionnistes sont majoritairement des cartésiens ! »* affirme Rioult –, mais ils ont tous signé une profession de foi où ils s'engagent à ne divulguer ni leurs secrets ni ceux des autres. *« Il y a une distinction forte entre profanes et magiciens. »* Pour Rioult, on a beau invoquer le pacte d'incrédulité censé exister entre le public et le magicien de scène, *« tout magicien qui fait des tours convoque l'imaginaire de la sorcellerie, même s'il n'en a pas l'intention, même s'il n'utilise pas de formules latines. Les magiciens n'en parlent jamais. Comme l'ont suggéré Max Maven et Eugene Burger, deux magiciens et mentalistes américains, je crois que cela tient au fait qu'ils ont peur de leur propre pouvoir »*. Nombre de magiciens présents à Marseille font d'ailleurs part du trouble qui est le leur lorsque, comme cela leur est arrivé très souvent quand ils faisaient apparaître et disparaître des pièces ou des cartes dans d'autres contextes culturels, au Maroc par exemple, ils étaient immédiatement perçus comme des sorciers, puis, une fois qu'ils s'étaient expliqués, comme des escrocs... Pour Rioult, cependant, la magie nous confronte à une pratique qui ne relève ni du merveilleux ni du trucage. *« Le plaisir qu'y prennent les enfants est le signe que la magie nous ouvre à une dimension de l'expérience universelle. »*

Le droit au secret

Nous sommes tous des enfants ce soir-là lorsque Guilhem Julia, professeur de droit et magicien, apparaît sur la scène de l'Opéra de Marseille. Tout de noir vêtu, les manches retroussées, il tourne autour d'une table où reposent trois aquariums remplis d'eau transparente. De sa poche, il sort une série de cartes vierges. Après avoir fait apparaître l'image de poissons rouges sur ces cartes, voilà que, d'un geste vif au-dessus de l'aquarium, de vrais poissons surgissent des cartes et glissent dans le bocal. Pendant la suite du spectacle, pas moins de quinze poissons vont ainsi apparaître devant nous, surgissant des chaussures du magicien, de la poche de son costume, ou se démultipliant dans un aquarium. Son spectacle, *Fish Act*, visible sur Internet, est passé au *Plus Grand Cabaret du monde* sur France 2 avant de voyager en Europe et en Chine. *« Je voulais renouer avec l'idée, un peu tabou, que le magicien n'est pas seulement un maître des illusions, mais qu'il joue avec la vie et la mort. Ramener à la vie des choses inertes, recoller des choses qui sont en morceaux... C'est plus qu'une simple apparition, c'est une métamorphose. On joue avec les lois de la nature. Avec mes poissons, j'utilise l'eau et le feu, et c'est comme si je ramenait mon public à la genèse, à la fabrique du monde avec ses éléments primordiaux. On touche à un imaginaire très profond avec de petites choses et sous un mode fictif. »*

“Le magicien n’est pas qu’un maître des illusions. Il joue avec les lois de la nature” Guilhem Julia, professeur de droit

Dans la vie « profane », Julia est maître de conférences à l’université Paris-13-Sorbonne-Paris-Cité. I

Il a lui aussi attrapé le virus dans son enfance, grâce à une boîte de magie reçue à Noël, à un livre, *Cours Magica* (de Robert Veno, 1947 ; disponible chez A. Mayette Éditions), « *la bible des magiciens* », et à un mentor, Hugues Protat, qui l’incite à faire son premier spectacle. « *À 13 ans, j’ai fait la première partie d’un spectacle de Protat, sur France 3. J’avais cinq minutes pour faire un tour de magie générale. J’ai ressenti un vertige, la découverte d’une vocation. Depuis, je me suis dédié à la magie. Je n’avais quasiment pas d’amis. Je ne faisais plus que cela.* »

Quand vient la question de ses études, Julia s’inscrit en droit, sans grande conviction.

« *En amphi, j’avais mon jeu de cartes sous la table, et je travaillais mes techniques de coupe d’une seule main.* » Ce qui ne l’empêche pas de s’inscrire en thèse, où il fait place à sa passion. « *Quelle est la grande question juridique que pose la magie ? Celle du secret. Comment protéger une pratique dont le fondement est le secret ? Sur le conseil d’un ami, j’ai fait de cette question un sujet de thèse en droit de la propriété intellectuelle.* » La magie pose un problème juridique différent du numéro de cirque ou de la chanson. « *Il y a une part visible, ce que voient les gens, et une part invisible – les moyens secrets techniques, psychologiques, optiques, chimiques, mathématiques qu’utilise le magicien. Or, la connexion entre les deux n’est pas mécanique : je peux me servir de la même technique secrète pour deux rendus visuels très différents. Et je peux produire le même effet visuel avec deux techniques différentes. Que faut-il protéger ? Le visible ou l’invisible ? Et à partir de quand y a-t-il abus ? Quand on copie mon truc ? Ou quand on duplique ma mise en scène ?* »

Jusqu’ici, la jurisprudence était quasi inexistante.

« *Pour leurs prouesses, certains grands magiciens américains recourent au brevet, mais cela coûte cher et implique de rendre publique la technique utilisée.* » Et il y a peu de procès parce que les magiciens vont rarement devant les juges. « *En 1997, David Copperfield a porté plainte contre un magicien français qui lui avait “emprunté” un numéro où il volait sur scène. Le juge a condamné non la prouesse – qui appartient à tous – mais la mise en scène. On a protégé la partie visible en assimilant la magie au théâtre.* » Insuffisant selon Julia, qui propose de protéger aussi le secret, en pensant la magie à partir de la danse. Il propose ainsi la notion de « chorégraphie de l’invisible ». « *Dans une chorégraphie normale, il faut faire un certain nombre de gestes dans un ordre et un rythme précis. C’est pareil en magie, sauf qu’il y a aussi des mouvements invisibles.* »

Le détour par le droit a permis à Julia de cerner l’articulation entre un rouage technique invisible et un effet magique visible. Comme s’il y avait un cliquet entre les deux niveaux, là où la chaîne causale se brise. Ce qui vient recoudre cette déchirure, ajoute Julia, c’est le récit dans lequel le magicien entraîne le spectateur. « *Car un vrai magicien doit oublier et faire oublier la technique qui le porte. Il doit être le premier surpris de ce qui lui arrive.* »

Visible et invisible

Au terme de cette pérégrination, il n'est plus possible d'assimiler la magie à une technique de l'illusion. Pour tirer de cette expérience tout ce qu'elle recèle philosophiquement, Alain Poussard propose de la penser « *de ce côté-ci du réel* » : non plus en opposant une face publique et visible à une face secrète et technique, mais en la concevant sur une seule trame à deux faces. « À 12 ans, j'ai vu le tour des huit anneaux chinois que le magicien séparait et réunissait mystérieusement. J'ai été sidéré. Je me suis rendu à la boutique Mayette Magie Moderne [rue des Carmes, dans le V^e arrondissement de Paris] pour acheter les anneaux. J'ai lu l'explication. Et j'ai pensé que je m'étais fait avoir. J'ai mis vingt ans à comprendre que j'avais le bon matériel. Et que le tour consistait à montrer huit anneaux séparés – alors qu'ils ne le sont jamais – et à montrer une chaîne – alors qu'il n'y a jamais de chaîne de huit anneaux. » Pour Poussard, la meilleure analogie pour penser l'expérience magique est celle du lapin-canard de Wittgenstein, ce dessin unique qui nous apparaît alternativement sous les traits d'un lapin ou d'un canard. « *Quand je vois le lapin, je ne peux pas voir le canard. Et quand le canard apparaît, c'est le lapin qui disparaît. Il y a une seule trame pour deux figures qui s'excluent mutuellement. C'est la même chose en magie. Sauf qu'elle nous confronte non pas à des images mais à des événements impossibles. Ce qui est autrement plus troublant.* »

“La magie est la seule grande déroute de l'intelligence qui se vit dans une grande volupté” Alain Poussard, professeur de philosophie

Revendiquant le jeu avec les références pour saisir l'essence de la magie, c'est chez Bergson que Poussard trouve le meilleur outil.

« *Bergson a lu les textes de Robert-Houdin. Il commente longuement dans L'Énergie spirituelle [1919] un procédé de mémorisation intuitive que celui-ci avait exposé. Mais, en fait, il s'est fait enfumer, parce que Houdin ne l'a jamais vraiment utilisé. Cela faisait partir de sa stratégie de distiller des fausses pistes.* » C'est en utilisant la pensée de l'événement de Bergson que Poussard trouve la « *meilleure clé* ». « *Bergson s'intéresse aux mécanismes de l'intelligence pour domestiquer ce qui apparaît inédit, imprévisible. Face à un événement imprévu, mettons les attentats du 11 septembre 2001, l'intelligence dit : “Si c'est réel, c'est que c'était possible.” Elle projette en amont le contenu de ce qui est advenu et le transforme en possible. Au terme de cette opération de neutralisation de l'imprévu, tout se passe, comme si, écrit Bergson, ce qui est survenu “logeait depuis toujours dans l'armoire aux possibles”.* » Pour accueillir la nouveauté pure, Bergson invite l'intelligence à céder la place à l'intuition. Elle seule peut accueillir un possible qui ne se précéderait pas lui-même. Selon Poussard, la magie permet de resserrer d'un tour l'approche du possible de Bergson. « *La magie nous confronte à la survenue d'un impossible qui coexiste avec sa propre réalité. Je sais que c'est impossible, pense le spectateur, et pourtant c'est bien là. L'intelligence vit alors un véritable spasme qui serait insupportable si l'on n'était pas dans le cadre d'un jeu. La magie est la seule grande déroute de l'intelligence qui se vit dans une grande volupté.* »

Prendre plaisir à perdre pied, c'est en effet le sentiment que nous éprouvons au terme de ces rencontres avec des magiciens-philosophes.

Mais, en montant dans le train qui nous emmène de Marseille à Paris, nous pensons à la formule que Jacques Serrano avait utilisée pour expliquer ce qui l'intéressait dans la magie en tant que thème de son festival : « *La magie est une production de l'esprit qui est pensée pour ne pas être comprise.* » Grâce aux tours de passe-passe de nos philosophes-magiciens, c'est dorénavant un peu moins vrai.